# Photo Management of the property of the proper

LE FESTIVAL DE LA PHOTOGRAPHIE MÉDITERRANÉENNE

#### 26 MAI 7 19 JUIN

- **V** SANARY-SUR-MER
- **TOULON, HÔTEL DES ARTS**
- ▼SUD SAINTE BAUME: MAISON DU PATRIMOINE, LA CADIÈRE
- ▼ÎLE DES EMBIEZ
- **MARSEILLE**

dossier de presse



Véritable outil de développement et de rayonnement des territoires, la politique culturelle du Département du Var est depuis plusieurs années fortement axée sur les questions méditerranéennes. Les grandes manifestations pérennes proposées par le Département, telles la Fête du Livre ou encore la programmation artistique de l'Hôtel des Arts, témoignent de cette volonté tout en permettant au public de découvrir la richesse culturelle du bassin méditerranéen.

Dans cette dynamique, le centre d'art départemental du Var, porte une attention particulière aux thématiques contemporaines, notamment aux questions urbaines en Méditerranée. Ainsi, dans une démarche partenariale, l'Hôtel des Arts s'inscrit pour la cinquième année dans le Festival Photomed en présentant, à l'occasion de l'édition 2016, deux expositions consacrées à l'art vidéo du 14 mai au 19 juin.

#### **DIRECTION DES AFFAIRES CULTURELLES DU VAR**



En 2011, Sanary accueillait pour la première fois le Festival Photomed qui s'est imposé comme le lieu de rendez-vous incontournable de la photographie méditerranéenne, rencontrant un succès grandissant. Parti de Sanary, le festival a essaimé à Beyrouth et j'espère à l'avenir dans d'autres villes Méditerranéennes.

Beyrouth, est une capitale, géopolitiquement très importante; le rôle de Photomed de partage culturel y prend tout son sens, ce que les ministres et ambassadeurs Européens qui l'ont inauguré ont parfaitement mis en exergue. Nous, Sanaryens, sommes fiers d'avoir, dès le début, soutenu le festival pour l'importance du message qu'il porte.

L'éducation et la culture sont les fondements de la compréhension mutuelle, indispensables pour retrouver l'harmonie dans cette région du monde. Tous ceux qui contribuent à simplifier, hystériser ou caricaturer portent une lourde responsabilité dans les dérives que nous constatons, contribuant à alimenter les conflits, les peurs et les frustrations. Toutes les religions du livre sont des religions de paix et ce sont les ignorants qui en dévoient les messages, les instrumentalisant à des fins inavouées de pouvoir ou d'argent.

Les événements dramatiques que connait le bassin méditerranéen nous ont interpellés très directement au travers de la tragique disparition de Leila Alaoui, tombée sous les balles terroristes à Ouagadougou en janvier dernier. Leila avait présenté pour la première fois il y a deux ans à Sanary les portraits grandeur nature de marocains qu'elle avait photographiés avec une grande sensibilité. Puis elle s'était impliquée sur la question des migrations subsahariennes dont témoigne son film, Crossings, présenté à l'Hôtel des Arts de Toulon l'an passé. Sa disparition est une injustice, une erreur de l'histoire, un drame absolu.

Leila incarnait tout ce que Photomed défend et qui justifie le soutien de la ville de Sanary, de l'agglomération et du département : l'ouverture d'esprit, la créativité, la beauté et le sourire. C'est pourquoi, pour cette sixième édition, nous n'invitons pas un pays pour dédier le festival à sa mémoire.

Au-delà du recueillement, je souhaite que la programmation 2016 permette à chaque visiteur de découvrir aussi les ombres et les lumières, réelles ou symboliques, qui font tant partie de la vie de chaque Méditerranéen.

Au nom de toute la municipalité, je vous souhaite de très agréables visites.

#### **FERDINAND BERNHARD**

Maire de Sanary-Sur-Mer Président de la Communauté d'Agglomération Sud Sainte Baume Conseiller Départemental du Var

#### Contacts

#### Presse

2e BUREAU Sylvie Grumbach Martial Hobeniche Caroline Comte photomed@2e-bureau.com +33 1 42 33 93 18 www.2e-bureau.com

#### Sanary-sur-Mer

Mairie de Sanary-sur-Mer Évelyne Meriadec communication@sanarysurmer.com +33 4 94 32 97 37

# Journées inaugurales **26 et 27 mai 2016**

#### Horaires des expositions Entrée libre

SANARY-SUR-MER tous les jours de 11h à 19h / fermeture le lundi

HÔTEL DES ARTS - TOULON Ouverture dès le 14 mai tous les jours de 10h à 18h / Fermeture le lundi

SUD SAINTE-BAUME - LA CADIÈRE Ouvert du mardi au vendredi de 10h à 12h et de 14h à 17h

ÎLE DES EMBIEZ

Le 15 janvier 2016, lors des attentats de Ouagadougou, Leila Alaoui tombait sous les balles de l'inculture, de l'obscurantisme et de la barbarie.

On avait rencontré Leila à Beyrouth, et, séduits par la force de son travail, nous lui avions immédiatement proposé de présenter sa première exposition – hors de sa galerie - à Sanary, lors de Photomed 2014. Leila incarnait tout ce que Photomed représente : l'ouverture, l'échange, la créativité et la beauté méditerranéenne.

Pour lui rendre hommage, nous avons décidé de ne pas inviter de pays cette année et de lui dédier cette édition. Elle sera présente parmi nous comme commissaire à titre posthume de la première exposition de sa mère, Christine, également photographe.

Ce drame s'est déroulé à la veille de l'ouverture de la troisième édition de Photomed Beyrouth qui lui fut également dédiée. Lors de la conférence inaugurale, les propos du ministre de la culture du Liban, des représentants de l'Union européenne, des ambassades de France, d'Espagne et d'Italie ont été aussi émouvants qu'importants: là-bas, alors que la guerre est si proche, la mission de Photomed prend une toute autre dimension et son rôle de diffusion de la culture et de dialogue apparaissent comme l'un des remparts contre l'obscurantisme. Cela nous encourage à poursuivre notre ambition de mettre en exergue, par la photographie, les valeurs positives et partagées des Méditerranéens. Sanary et le Conseil Départemental du Var ainsi que la Communauté d'agglomération Sud Sainte-Baume peuvent être fiers d'avoir été à l'initiative de Photomed et de contribuer à porter ces messages.

Photomed voit plus loin et espère, qu'après Beyrouth, les éditions de Casablanca et de Barcelone verront le jour pour permettre à la scène artistique et photographique méditerranéenne de continuer à s'implanter sur les pourtours de la Méditerranée dans une dynamique commune.

L'édition 2016 du festival propose, sous l'égide du nouveau commissaire des expositions, Guillaume de Sardes, une programmation variée autour des thèmes du cinéma, des vestiges antiques et de Beyrouth, à Sanary, à la Maison du Patrimoine à La Cadière, à l'Hôtel des Arts de Toulon et aux Embiez. Une fois encore, la diversité des regards des auteurs permettra d'offrir au public des moments d'émerveillement mais aussi de réflexion.

Merci à tous nos partenaires, institutionnels comme privés, pour leur précieux soutien sans lequel le festival ne serait pas possible.

Bonne visite à tous.

PHILIPPE HEULLANT et PHILIPPE SÉRÉNON

> Fondateurs-organisateurs du Festival Photomed

Conception graphique : Valérie Bourgois / 2e BUREAU

#### Concours Photo Lectures de portfolios Galerie et Librairie Workshops

Christine Alaoui Espace Saint Nazaire / Sanary-sur-Mer

Georges Awde Friche la Belle de Mai / Marseille

Olli Bery Espace Saint Nazaire / Sanary-sur-Mer

Ivana Boris Musée Dumas / Sanary-sur-Mer

Eric Bourret Maison du Patrimoine / La Cadière d'Azur

Richard Dumas Maison Flotte / Sanary-sur-Mer
Alain Fleischer Maison Flotte / Sanary-sur-Mer

Ferran Freixa Espace Saint Nazaire / Sanary-sur-Mer Wassim Ghozlani Espace Saint Nazaire / Sanary-sur-Mer

Nick Hannes *Île des Embiez* 

Dolorès Marat Galerie Barthélémy de Don / Sanary-sur-Mer

Marc Riboud Espace Saint Nazaire / Sanary-sur-Mer
Giulio Rimondi Espace Saint Nazaire / Sanary-sur-Mer
Hans Silvester Place de la République / Sanary-sur-Mer

Sergio Strizzi Maison Flotte / Sanary-sur-Mer

Lara Tabet

Espace Saint Nazaire / Sanary-sur-Mer + Friche la Belle de Mai / Marseille

Bilal Tarabey

Espace Saint Nazaire / Sanary-sur-Mer + Friche la Belle de Mai / Marseille

Ambroise Tézenas

Labo Photo Rétine / Marseille + Kiosque à musique / Sanary-sur-Mer

Paolo Ventura Atelier des Artistes / Sanary-sur-Mer

Stephan Zaubitzer Galerie Barthélémy de Don / Sanary-sur-Mer

Animal & Cie Hôtel des Arts / Toulon

Moussa Sarr Hôtel des Arts / Toulon

Expressions méditerranéennes. De la poésie à l'engagement Vidéodrome / Marseille

# La mer, la nuit

par Guillaume de Sardes

À la Méditerranée on associe couramment une lumière, intense, incomparable. Les photographes le savent plus que quiconque. Pourtant un grand nombre de ceux qui sont présentés ici font un autre choix: celui de la nuit, de l'ombre, des lumières électriques. Les images venues de Beyrouth, où se tient une édition jumelle de Photomed, ne montrent pas la ville du plein jour, solaire, vibrante, un peu chaotique aussi. Celle qui en connaît les lieux de rencontres discrets (Lara Tabet) et celui qui y revient (Bilal Tarabey), tout comme le jeune italien qui la découvre (Giulio Rimondi), préfèrent en explorer l'intimité nocturne, comme si une autre ville, plus fidèle à son destin élégant et sensuel, faisait retour à la tombée du jour.

Beaucoup d'ombre aussi, traversée de rayons de lumière, dans les hammams d'Istanbul visités par Marc Riboud. Sur les lieux ordinaires de Tunisie élevés au rang de «cartes postales» par Wassim Ghozlani règnent des couleurs volontairement éteintes. De l'ombre encore sur les pentes des monts et les murs des églises au fil de l'austère périple d'Olli Bery. Quant aux joueurs de pétanque provençaux chers à Hans Silvester, on croit distinguer autour d'eux la brume légère de l'antan. Pour les clichés attendus, les pleins soleils, les ciels d'azur, il ne faut décidément pas faire fond sur la photographie!

Plus surprenant encore, du moins au premier abord, plusieurs des artistes exposés élisent leur paradis photographique... dans les salles obscures. Le cinéma est au centre de Photomed 2016. Il faut dire que, là-même où battit le cœur du plus grand empire méditerranéen, les célèbres studios de Cinecittà sont un des sanctuaires du septième art. Alain Fleischer s'est emparé de leurs plus belles productions pour les projeter sur les pierres de Rome, unissant ainsi l'éphémère et l'éternel. Richard Dumas a livré les portraits sensibles de quelques-unes de leurs vedettes. Et Sergio Strizzi a hanté leurs plateaux pour y saisir les hasards miraculeux, les rencontres intenses. Il n'est toutefois pas de cinéma qu'en Italie. Quelques étapes des Cinés-mondes de Stephan Zaubitzer nous font ainsi découvrir, théâtres ou terrasses, les salles de cinéma du sud de la Méditerranée. Sur tous ces lieux plane, par un hasard plein de sens, le fantôme de Michelangelo Antonioni, l'un des plus grands créateurs d'images du XXe siècle.

Espaces désertés, cinémas fermés... En Méditerranée, les strates d'abandon d'une très longue histoire ne laissent jamais bien loin la perspective de la ruine. On peut y trouver une source de poésie, comme chez Ferran Freixa, où objets archéologiques et édifices détruits sont «sauvés» par la grâce de la végétation, de la lumière, de l'eau. Mais, à une époque marquée par le terrorisme islamiste, la ruine perd bien vite son romantisme. Les vues de Palmyre par Dolorès Marat sont prises sous un ciel sombre, inquiétant. On a comme le pressentiment de ce qui, depuis, en a annihilé des pans entiers. C'est le même sentiment que suscitent les Paysages archéologiques d'Éric Bourret, où le noir l'emporte sur le blanc. Est-ce la raison confuse qui pousse les photographes réunis ici à hanter les nuits du Sud: l'espoir d'arracher au néant des bribes de temps, un corps aimé au hasard d'un soir aussi bien que les vestiges apparemment inaltérables de civilisations lointaines et prestigieuses? Quand le désir est passé, quand la mort est venue, il ne reste que des photos dans une boîte – comme l'image de la mère disparue dans La Chambre claire de Roland Barthes.

# conversation

#### avec Guillaume de Sardes

commissaire de Photomed

#### Guillaume de Sardes, vous êtes écrivain, photographe, historien de l'art, et directeur de la rédaction du magazine Prussian Blue. Qu'est-ce qui vous a fait accepter d'être le commissaire du festival Photomed?

C'est Jean-Luc Monterosso qui m'a parlé le premier de la possibilité de succéder à Simon Edwards, comme commissaire du festival Photomed. Il ne s'agissait alors que de l'édition libanaise. L'idée m'a immédiatement plu, Beyrouth étant une ville où je m'étais déjà rendu plusieurs fois. D'abord à l'occasion d'une exposition personnelle, ensuite pour animer un workshop dans une école d'art, l'ALBA, enfin, pour réaliser un reportage sur la scène artistique de la ville. Au cours de mes voyages, j'avais rencontré des photographes et des galeristes beyrouthins. J'avais aussi fait la connaissance de Serge Akl, le cofondateur de Photomed Liban. Les choses se sont donc faites naturellement. J'ai ensuite vu Philippe Heullant et Philippe Sérénon à propos de l'édition française. Nous avons discuté de la manière dont je pensais pouvoir faire évoluer la ligne du festival. Avec une rare élégance, ils ont promis de me laisser beaucoup de liberté, si bien que nous sommes immédiatement tombés d'accord.

#### Avez-vous un lien particulier avec la Méditerranée ?

Une partie de ma famille vient de France, l'autre de Russie. Mes liens avec la Méditerranée sont donc sans rapport avec mes origines, ils sont plutôt sensibles et intellectuels. L'Italie est le premier pays où j'ai commencé de me rendre seul à dix-sept ans. J'ai découvert ainsi Venise, Rome, Naples, Côme, etc., les romans d'Alberto Moravia et de Mario Soldati, les films de Visconti et d'Antonioni, etc. Je me suis ensuite rendu dans d'autres pays: le Maroc, la Jordanie, Israël et le Liban.

#### C'est la sixième édition de Photomed, que pensez-vous apporter de différent par rapport aux années précédentes ?

Une programmation est un équilibre entre l'identité d'un festival et celle du curateur. Photomed se donne pour but de souligner les similitudes, plutôt que les différences, qui existent entre les pays méditerranéens, de montrer qu'il y a des thèmes et un langage commun propres aux artistes de cet espace. J'ai respecté ce cadre. Mais à l'intérieur de ce dernier, j'ai privilégié des thèmes qui me sont chers: la nuit, l'errance, l'intime, la nostalgie. J'ai également voulu ouvrir (un peu) le festival à la photographie plasticienne - par opposition à la photographie d'auteur. Alain Fleischer ou Olli Bery relèvent de cette catégorie. Enfin, j'ai pensé la programmation autour de trois sujets principaux, contrairement aux éditions précédentes qui ne privilégiaient pas de tels jeux d'écho.

#### Quels sont ces thèmes ?

Il y a d'abord le cinéma, avec Alain Fleischer, Sergio Strizzi, Richard Dumas (ces trois artistes rendant chacun à leur manière hommage à Antonioni) et Stephan Zaubitzer; ensuite la ville de Beyrouth, avec Lara Tabet, Giulio Rimondi et Bilal Tarabey; enfin les ruines, avec Dolorès Marat, Ferran Freixa et Eric Bourret, ces deux derniers ayant été opportunément sélectionnés par Philippe Sérénon.

Parallèlement à ces expositions structurantes, d'autres ont été retenues sans lien avec elles, afin d'offrir au public un large choix d'images. Je pense par exemple à l'excellent Nick Hannes, qui nous a été recommandé par Jean-François Camp, ou Paolo Ventura, présenté par Simon Edwards. La programmation de Photomed reste un travail d'équipe.

#### Y a-t-il une photographie méditerranéenne? Si oui, qu'est-ce qui la différencie?

Toutes les généralités sont hasardeuses. Il me paraît difficile de juger la «photographie méditerranéenne» dans son ensemble. Comme le disait Fernand Braudel, la Méditerranée est mille choses à la fois, non pas un paysage, mais d'innombrables paysages, non pas une mer, mais une succession de mers, non pas une civilisation, mais des civilisations. Il faut donc distinguer. Les photographies que je connais le mieux, la française et la libanaise, me paraissent remarquables. Ni l'une ni l'autre n'occupent d'ailleurs la place qui devrait être la leur au niveau international. Ceci pour des raisons qui tiennent à la structure du marché de l'art. Au Liban, la génération montante est très forte. Photomed Beyrouth est depuis trois ans l'occasion de le montrer. Lara Tabet, que nous présentons cette année à Sanary, me semble promise à un bel avenir. Ziad Antar, Gilbert Hage, Randa Mirza ou Fouad Elkoury ont eux déià accédé à une réputation internationale.

S'il fallait généraliser, je dirais que la photographie libanaise reste marquée par les thèmes de la guerre et de la mémoire, même si la nouvelle génération s'en éloigne. Je remarque aussi qu'elle aborde certains sujets de manière moins frontale qu'en Occident. George Awde, par exemple, que nous allons présenter à Marseille dans le cadre de Photomed+, aborde l'homosexualité de manière allusive. Une retenue qui m'intéresse.

#### Photomed, né à Sanary-sur-Mer, grandit de l'autre côté de la Méditerranée. Pouvez-vous nous parler des éditions étrangères?

Il y a d'abord Photomed Liban, qui a lieu à Beyrouth. Cette édition, cofondée par Philippe Heullant et Serge Akl, est devenue en trois ans le plus important festival de photographie du Proche-Orient. Nous bénéficions du soutien de grandes sociétés privées, comme la Byblos Bank ou Solidere, ainsi que d'un riche substrat: des galeries importantes, des musées, des lieux alternatifs, comme Station. La programmation reprend principalement celle de Sanary, le reste étant composé d'expositions de photographes libanais. Nous travaillons en ce moment à une nouvelle édition à Casablanca, qui pourrait avoir lieu dès cette année en octobre, et sur une autre à Barcelone.

Je voudrais aussi revenir sur un projet que j'ai déjà mentionné et qui me tient à cœur: Photomed+, qui aura lieu à Marseille, du 7 juillet au 21 août. Il s'agit de présenter à la Friche-Belle-de-Mai et au FRAC PACA une partie des expositions de Sanary, mais aussi deux expositions inédites: l'une de George Awde, l'autre d'Antoine d'Agata. Le tout sera complété par une sélection de vidéos d'art projetées au cinéma le Videodrome.

Guillaume de Sardes est écrivain, photographe et vidéaste. Il a été plusieurs fois distingué, notamment par le Prix François Mauriac de l'Académie française. Son travail est régulièrement exposé en France et à l'étranger. Chargé de cours à Sciences Po Paris, il est aussi le rédacteur en chef du magazine d'art contemporain Prussian Blue. Il vient de prendre la direction artistique du festival Photomed.

# Photo: % Med

FESTIVAL DE LA PHOTOGRAPHIE MÉDITERRANÉENNE

# expositions

Christine Alaoui

Georges Awde

Olli Bery

Ivana Boris

Eric Bourret

Richard Dumas

Alain Fleischer

Ferran Freixa

Wassim Ghozlani

Nick Hannes

Dolorès Marat

Marc Riboud

Giulio Rimondi

Hans Silvester

Sergio Strizzi

Lara Tabet

Bilal Tarabey

Ambroise Tézenas

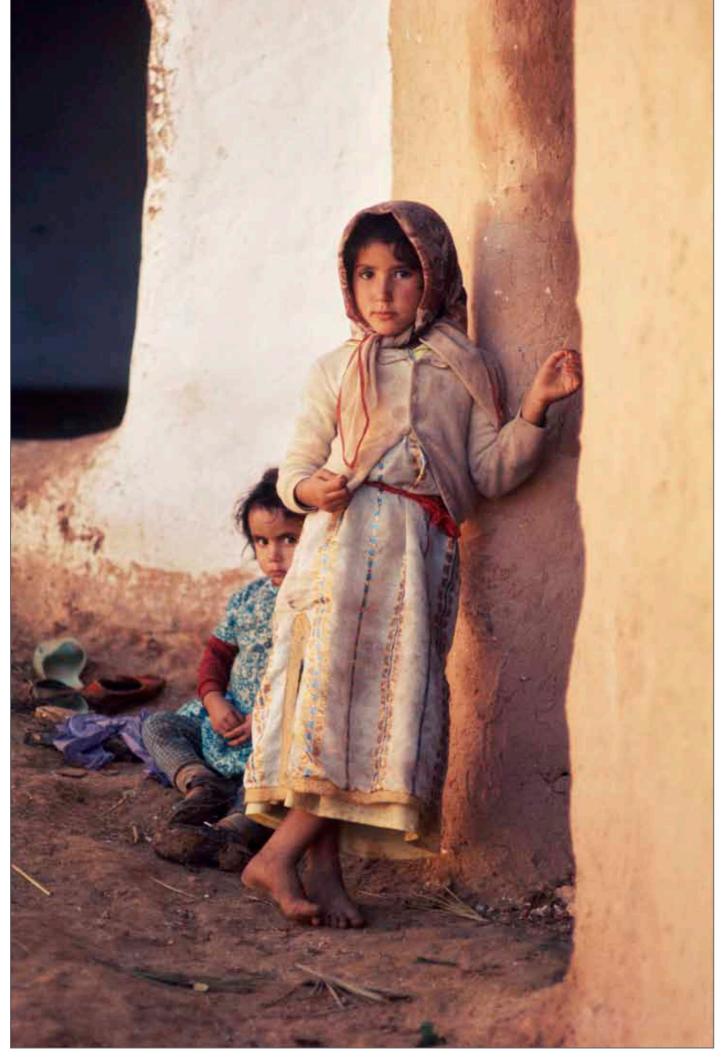
Paolo Ventura

Stephan Zaubitzer

Animal & Cie

Moussa Sarr

Expressions méditerranéennes. De la poésie à l'engagement





#### Blended

Le 15 janvier 2016, Leila Alaoui était assassinée par des terroristes lors de l'attentat de Ouagadougou. Photomed présente la première exposition de Christine Alaoui, sa mère, elle-même photographe mais qui jusqu'à présent n'avait jamais montré ses photos.

Leïla, à Ouagadougou juste avant sa disparition, avait sélectionné et retouché seize photos de sa mère qu'elle avait encouragée à exposer. Leila sera la commissaire de l'exposition à titre posthume.

Avec ses photographies prises au cours des années 70, Christine Alaoui nous propose un voyage très personnel, alors qu'avec son mari elle vivait entre les États-Unis et le Maroc.

Dans la lignée de la photographie humaniste française, elle saisit des instants, porteurs d'émotion et d'intemporalité. Ses cadrages font penser à Brassaï ou Meyerowitz, chaque image engageant le spectateur dans une intimité pudique et sensible. Le titre de l'exposition fait référence au mélange de cultures qui caractérise l'auteur, née française, mariée à un Marocain et qui préfigure, dès cette époque les temps actuels où nombre de gens, se sentent plus citoyens du monde qu'attachés à leur terre natale.

Philippe Sérénon

Cette exposition est rendue possible grâce au soutien de CCME, Conseil de la Communauté Marocaine à l'Étranger, institution marocaine consultative et de prospective placée auprès de Sa Majesté le Roi Mohammed VI, créé en décembre 2007.

Sanary-sur-Mer / Espace Saint Nazaire 26/05 • 19/06 2016

## Christine Alaoui





© Christine Alaoui

# George Awde

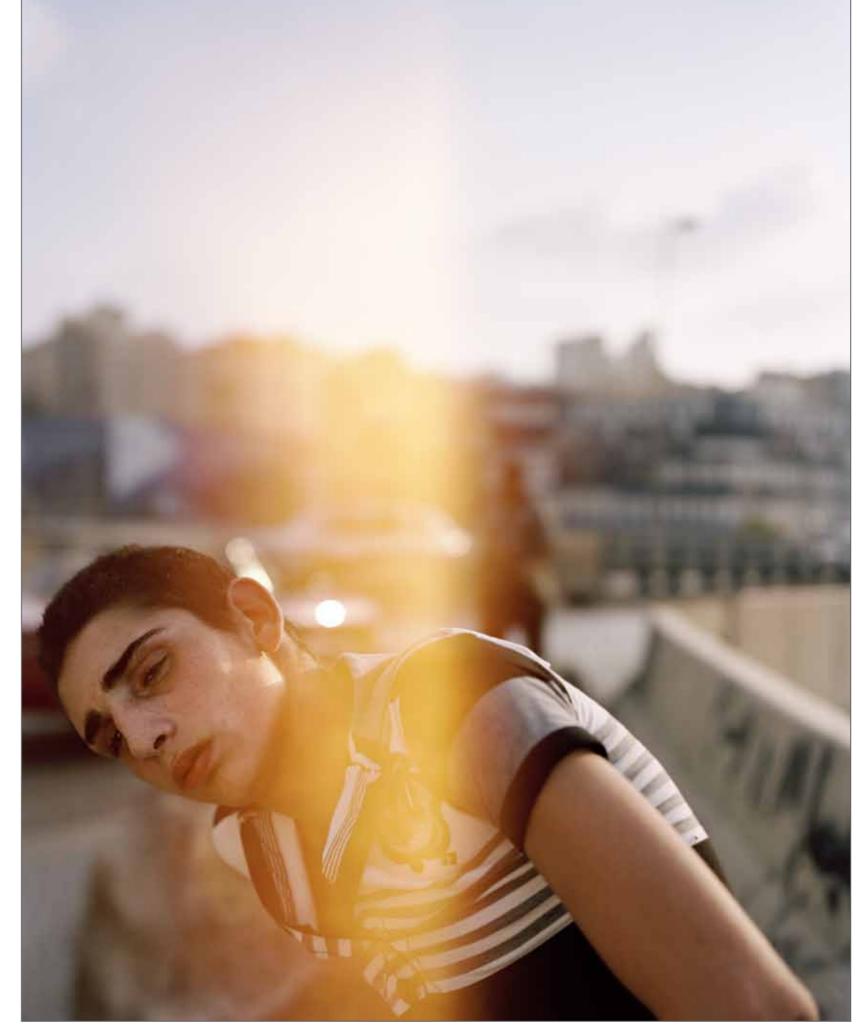
#### Paths Within Edges

La grande ville, surtout quand elle s'étend sans vrai contrôle, comme Beyrouth, peut vite étourdir par le vertige de ses tours, le bruit de ses avenues, la densité de ses foules. Même s'il photographie au cœur d'une métropole du Proche-Orient, ce n'est pas cette image de la ville que George Awde veut transmettre. Jusqu'entre les gratte-ciels, dans les gravats de chantiers semi-abandonnés, brille une lumière jeune, chaste, une lumière de premier matin du monde. Souvent, la scène est juste après la pluie, comme si l'orage avait purifié Babel. Des fleurs fragiles poussent dans les failles du béton.

Les enfants et les jeunes hommes qui peuplent ces images semblent eux aussi appartenir à un monde neuf, qui rappelle étrangement la belle relecture contemporaine des *Métamorphoses* d'Ovide par Christophe Honoré. Leur deminudité, plus qu'un appel au désir, dit l'éloignement des comédies sociales. Leur proximité, la tendresse qui les unit, dessinent l'utopie d'une communauté. Audelà de tous les mirages qui fascinent les sociétés «avancées», Awde cherche un être-au-monde en son primesaut. C'est pourquoi le regard des sujets a chez lui quelque chose de grave et de profond, renvoyant à l'insignifiance la jovialité factice des portraits de magazines.

Awde photographie des réfugiés, contraints de venir au Liban pour échapper aux horreurs de la guerre qui s'éternise dans la Syrie voisine. Mais il les respecte trop pour les réduire à leur statut politique, pour en faire les acteurs d'une scénographie nourrie de pathos. Comme Antoine d'Agata filmant les camps de «personnes déplacées», Awde restitue à ses modèles leur pleine dignité, leur singulière beauté. Ce qu'appellent leurs grands yeux sombres, ce n'est nullement notre pitié, avec son lot de condescendance et de bonne conscience, c'est notre fraternelle admiration.

Guillaume de Sardes









Série Paths Within Edge © George Awde



Série The Toll © Olli Bery

# Olli Bery

The Toll

De son passé de photoreporter, Olli Bery, artiste français d'une quarantaine d'années, a gardé le goût des voyages. *The Toll* a ainsi été réalisé dans le sud de la France, dans les environs d'Avignon, mais aussi en Sicile, notamment à Palerme. En renonçant au réel par l'abandon du documentaire, Olli Bery s'est lancé dans la recherche d'une écriture nouvelle, minimale, presque aride, comme les lieux qu'il photographie : le mont Ventoux, les Dentelles de Montmirail, l'Etna.

Cette recherche s'inscrit dans la ligne des expérimentations formelles, frôlant l'abstraction, de William Klein et Christer Strömholm au début des années 1950. Comme ses deux grands devanciers, Olli Bery peut ainsi être relié à la Subjektive Fotografie théorisée par Otto Steinert. Ce dernier voulait qu'une image soit le vecteur de « la personnalité créatrice du photographe », au rebours d'une photographie pratique ou documentaire.

Tel est bien le cas des photographies composant la série *The Toll*. En noir et blanc, nettes et presque éteintes, elles font irrésistiblement penser à des gravures. Olli Bery s'est ainsi résolument placé du côté de ce que la critique Dominique Baqué a désigné de la si belle expression de «photographie plasticienne».

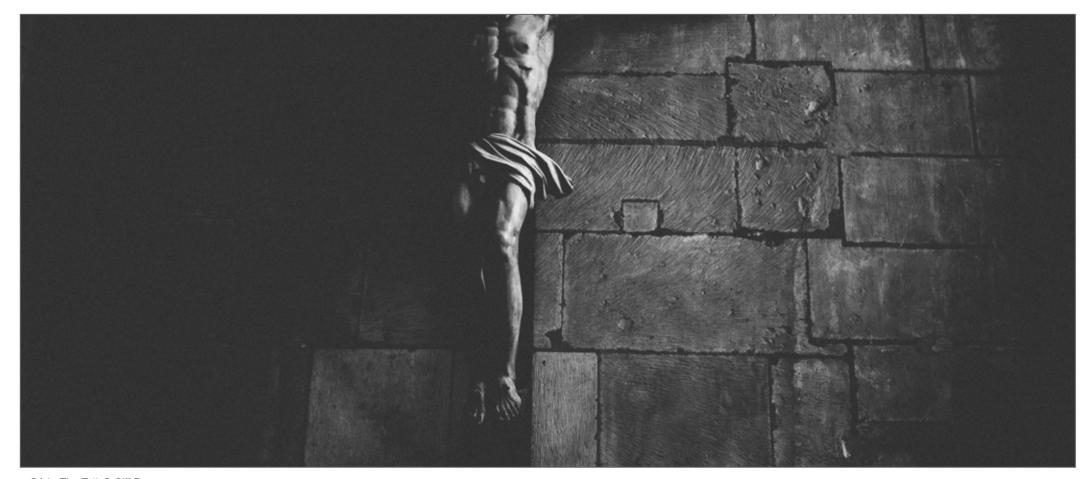
Guillaume de Sardes

Exposition réalisée en partenariat avec Sigma

**Sanary-sur-Mer** / Espace Saint Nazaire 26/05 • 19/06 2016



Série *The Toll* © **Olli Bery** 

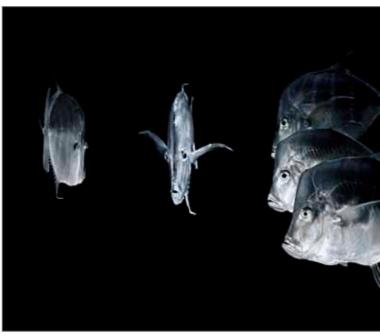


Série *The Toll* © Olli Bery

# Ivana Boris

# Rituels originels







Série Rituels Originels, 2013 © Ivana Boris

Ivana Boris est italienne et vit à Monaco depuis 27 ans. Elle s'inscrit dans une lignée de grands artistes qui ont pris le risque de confronter leur œuvre avec une collection d'objets qui sont les auxiliaires indispensables de la découverte du monde sous-marin, au Musée International de la plongée Frédéric Dumas.

Ivana nous propose un voyage étrange, fantasmagorique, dans un univers où ses poissons auraient pu inspirer des personnages de Starwars. Élégants dans leurs mouvements, suspendus dans un espace sans arrière-plan, hormis l'évocation de la surface de l'eau, leurs regards nous interpellent de manière frontale.

Ce travail d'un style épuré, nous focalise sur le sujet et nous renvoie à une sérénité que l'on retrouve dans la culture japonaise. Dans ce travail, Ivana Boris joue avec les paradoxes. Le premier, le rapport au temps n'existe pas, alors que c'est «l'instant décisif» qui fait la photographie. Le second, son travail en couleur trouble par cette quasi absence de colorimétrie, révélée, uniquement, par la couleur argentée des poissons sur un fond de mer noir encre.

Le titre de l'exposition renvoie au texte d'Alain Renner, consultant d'art et expert chez Sotheby's : «Rites et rituels... Chacun trouvera dans les œuvres d'Ivana Boris matière à s'interroger sur le rapport étroit entre la conscience humaine et l'instinct animal, entre les rituels décidés par l'esprit et les rituels originels».

Philippe Sérénon

**Sanary-sur-Mer** / Musée Dumas - Salle Maurice Fargues 26/05 • 19/06 2016

# Eric Bourret

Paysages archéologiques 1995 - 2000 Égypte, Jordanie, Liban, Syrie, Yémen

Quand on demande à Eric Bourret où il vit, il répond à la Ciotat, dans les Alpes, en Himalaya. Si La Ciotat est un havre au sens propre du terme, enserré entre les falaises de Cassis et celles des Lecques à Saint-Cyr-sur-Mer, les Alpes et l'Himalaya sont ses espaces de prédilection où il marche à n'en plus finir. Il excelle à manipuler les contrastes, y compris pour lui-même: profondément sociable, il part en solitaire, depuis vingt-cinq ans, marcher des jours entiers en montagne à la recherche de lui-même, dans une forme de romantisme, à l'instar des écrivains voyageurs comme Chateaubriand, Lamartine, Sand, ou Nerval.

Le travail présenté aujourd'hui est issu de ses premiers voyages sur les sites archéologiques du Moyen Orient dont la plupart sont aujourd'hui détruits ou inaccessibles. Ce témoignage nous renvoie aux réalités des drames contemporains et permet d'évoquer la mémoire de Khaled al-Assaad, directeur des musées et des antiquités de Palmyre, sauvagement torturé et assassiné l'an passé.

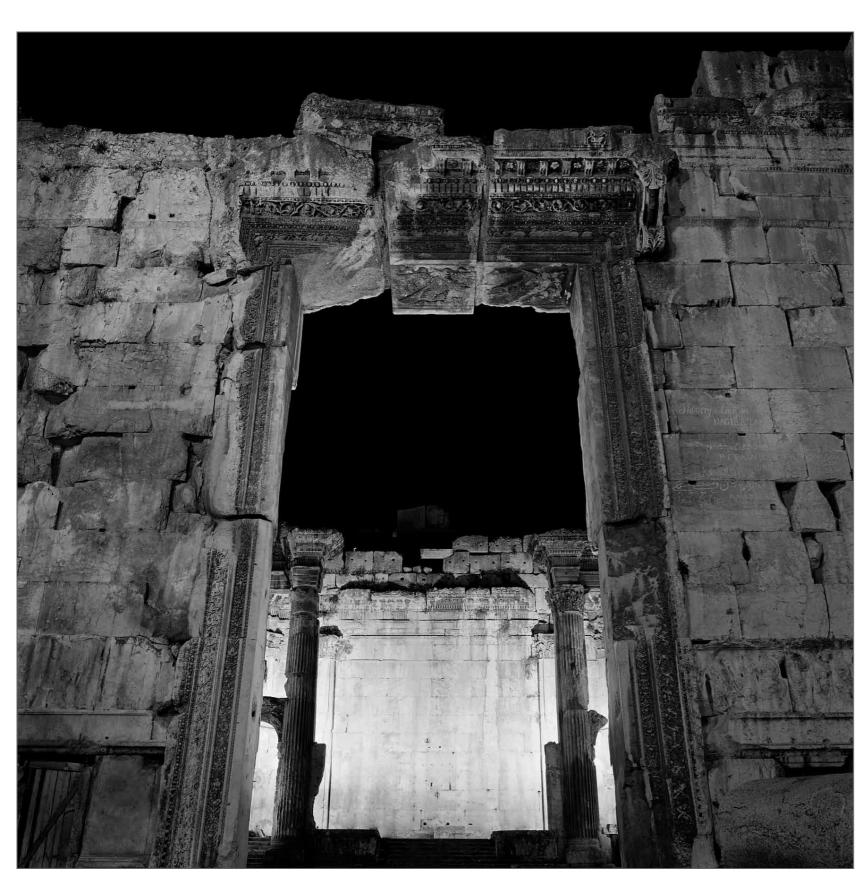
Cette exposition renvoie à l'histoire de la photographie qui, dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle s'est développée dans ces pays de haute lumière, ayant un rôle actif de témoignage pour documenter et authentifier les découvertes archéologiques.

La photographie d'Eric Bourret n'est pas documentaire, elle est une recherche esthétique qui confère à l'objet une vibration personnelle, comme le théorisa Roland Barthes. Ici les cadrages sont subjectifs, les détails, amoureux, plus qu'authentiques. Comme il le dit lui-même, «la photographie retranscrit les flux qui animent le paysage comme ceux qui animent notre propre corps.»

Ce premier travail, de sept années, a permis à Eric Bourret de trouver sa voie et affirmer son style photographique. Il s'éloigne de la représentation pour créer une relation osmotique au paysage, sa photographie se faisant abstraite et plasticienne.

Philippe Sérénon





Baalbeck, Liban, 31 décembre / 1er janvier 2000 © Eric Bourret

#### Eric Bourret





Egypte, 20 octobre 1996 © Eric Bourret

# Richard Dumas

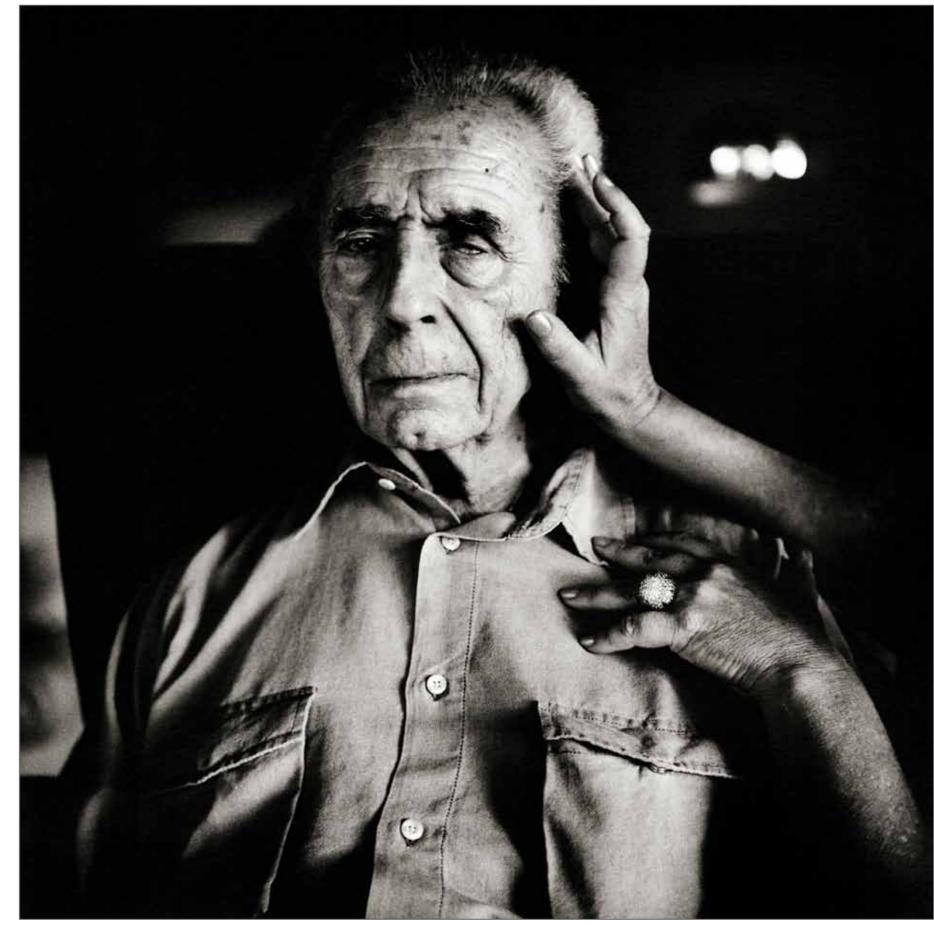
#### Suite méditerranéenne

Paradoxalement, l'époque contemporaine, où l'image de soi joue un si grand rôle, ne compte que quelques maîtres du portrait. Richard Dumas est l'un d'eux. Comme son grand devancier Richard Avedon, il considère qu'un portrait est l'image d'une personne consciente d'être photographiée, sa réaction à cette expérience étant aussi importante que ses vêtements ou son allure. Ici, aucune image volée. Richard Dumas est là, élégant et discret, pour une heure ou une après-midi. Il discute avec ses modèles, attendant pour photographier qu'une expression ou un geste retienne son attention.

Il travaille habituellement avec un appareil moyen format argentique, développe ses films et réalise ses tirages lui-même. Cette approche classique de la pratique photographique pourrait faire basculer Richard Dumas du côté du classicisme. S'il y échappe c'est parce qu'il s'intéresse moins à représenter le modèle qu'à rendre compte de la vérité de l'instant. Là où d'autres appliquent un protocole strict, toujours le même, lui s'adapte à la situation, au lieu et à la lumière naturelle, produisant au sein d'un même univers esthétique des photographies variées.

La suite de portraits présentés ici est composée de personnalités du cinéma, acteurs et réalisateurs méditerranéens. Ils ont été faits entre 1992 et 2015, souvent à l'occasion du Festival de Cannes. On remarque au fil de ces images le goût de Richard Dumas pour les contrastes marqués, pour l'intériorité, mais aussi la délicatesse avec laquelle il campe les personnes sans jamais chercher à les interpréter. C'est sans doute parce qu'il n'impose pas une idée du modèle que ses portraits sont à la fois ouverts et mystérieux, inépuisables. Il arrive même que certains, comme celui d'Antonioni l'air absent, la tête délicatement soutenue par sa femme, soient bouleversants.

Guillaume de Sardes



# Richard Dumas





Juliette Greco, 2015 © Richard Dumas / Agence VU'
Ludivine Sagnier, 2003 © Richard Dumas / Agence VU'

# Alain Fleischer

#### Cinecittà



Série Cinecittà © Alain Fleischer

Peu d'artistes ont un rapport aussi étroit avec la ville de Rome. Peu ont une connaissance si complète et une pratique si régulière du cinéma. Il n'est donc pas étonnant qu'Alain Fleischer ait fini, en 2003, par réunir la ville aux sept collines et le septième art en un même travail artistique.

Les liens qu'il tisse à travers cette série sont complexes. Car non seulement il a projeté sur les murs de Rome des photogrammes extraits de films réalisés à Cinecittà, le célèbre complexe cinématographique romain créé à la fin des années 1930 sur le modèle d'Hollywood, mais il a choisi des films ayant pour décors la ville même, comme Vacances romaines de William Wyler, La dolce vita de Federico Fellini ou L'Éclipse de Michelangelo Antonioni. Cette mise en abyme se double d'une équivoque, liée au titre de la série. Cinecittà, la «città del cinema», désigne-t-il les studios ou bien la capitale italienne? Rome n'était-elle pas cette «cité du cinéma», décors de films célèbres, mais surtout écran minéral sur lequel Alain Fleischer projette des images?

Ce renversement, on le retrouve au cœur-même de la série, qui prend le rebours de la perception traditionnelle de la photographie comme une activité voyeuriste, pour en faire une activité exhibitionniste. On projette ici plutôt qu'on capte. Les captations (les photographies qui sont exposées ici) ne sont que l'enregistrement, le témoignage de ces projections, qui constituent le cœur de ce travail. Pendant des années, Alain Fleischer a voyagé à travers le monde, avec dans ses bagages un projecteur de diapositives et des images qu'il a projetées sur les façades alentour, principalement à partir des chambres d'hôtel où il logeait. Quand les images étaient pornographiques, elles rejoignaient sa série *Exhibitions*. Tirées des chefs-d'œuvre de Fellini ou Antonioni, elles ont donné naissance à la série *Cinecittà*. Mais dans les deux cas, à des niveaux d'interprétation différents, il s'agissait de donner à voir en grand une sorte d'imaginaire nocturne de la ville.

Guillaume de Sardes

**Sanary-sur-Mer** / *Maison Flotte* 26/05 • 19/06 2016



Série *Cinecittà* © **Alain Fleischer** 



Série *Cinecittà* © **Alain Fleischer** 

## Alain Fleischer

# Ferran Freixa

#### Comme le temps passe

Photographe espagnol, Ferran Freixa a gardé de son apprentissage de la peinture académique un goût pour la frontalité, pour l'équilibre de la composition, ainsi qu'une intuition de la lumière. Un classicisme que vient tempérer une réelle sensibilité, notamment à la fragilité des choses. Car c'est le passage du temps que Ferran Freixa veut saisir en photographiant les ruines qu'il laisse derrière lui. Ses images montrent des lieux laissés à l'abandon, leur lente mais inexorable récupération par la nature, qu'il s'agisse de vieux palaces ou de bâtiments industriels. Les cadres sont tantôt serrés, privilégiant le jeu des lignes et des formes, tantôt plus larges, renouant avec la rhétorique de la peinture, telle cette sculpture d'enfant effondrée dans un bassin qui semble sombrer doucement dans les eaux calmes du *Déluge* de Poussin.

C'est encore le sujet du délitement et de la ruine qui est abordé à travers la série consacrée au Grand théâtre du Liceu, à Barcelone. On est en 1994, et ce dernier vient de brûler. Bien que l'accès au lieu fût interdit, Ferran Freixa insiste pour obtenir une dérogation et en photographier les restes carbonisés. «Je savais que chaque image prise était inédite car le lendemain elle n'existerait plus», a-t-il déclaré à ce sujet. Une simple phrase qui éclaire le fond de sa démarche: c'est moins une fascination morbide qui l'anime que le désir de conserver une trace, un témoignage fragile, de ce qui fut.

Guillaume de Sardes



#### Ferran Freixa





Grand Théâtre del Liceu, vue de la salle depuis de la scène, Barcelone 1994 © Ferran Freixa

Jardins de Boboli, Palais Pitti, Florence, Italie, 1981 © Ferran Freixa

# Wassim Ghozlani

#### Postcards from Tunisia

C'est par antiphrase que Wassim Ghozlani, figure centrale de la jeune photographie tunisienne, a nommé sa série. Les images qui la composent sont l'exact contraire d'une carte postale. D'abord, toutes sont carrées, réalisées avec un appareil argentique moyen format, contrevenant à l'usage qui les veut rectangulaires. Ensuite, aucune ne représente un lieu ou un monument tunisien fameux, comme la Grande Mosquée de Kairouan, l'amphithéâtre d'El Jem ou le site archéologique de Carthage. Au contraire, Wassim Ghozlani a photographié des lieux communs, anonymes : une route de campagne, une vieille stationservice, un immeuble, une usine. Enfin, aucune de ses photographies ne partage la théâtralité publicitaire qui est le propre des cartes postales. Ici, pas de ciel bleu, de grand soleil, de couleurs vives, de vue de la mer ou d'artisans souriants dans leur échoppe. Les couleurs sont éteintes, les vues banales. En prenant le contre-pied de l'iconographie des cartes postales, Wassim Ghozlani se moque subtilement des clichés auxquels on réduit son pays, proposant une vision plus juste de la Tunisie contemporaine. Le principal intérêt de Postcards from Tunisia n'est pourtant pas là. Il tient plutôt à la délicatesse, à la retenue des images. Une cruche et une bouteille côte à côte font penser à Morandi, une balançoire vide en forme de fusée évoque une enfance envolée, une route longe les ruines d'un aqueduc rappelant le temps qui passe. Toutes ces images sont empreintes d'une atmosphère difficile à nommer ; mais, s'il fallait risquer un mot, ce serait celui de nostalgie.



**Sanary-sur-Mer** / Espace Saint Nazaire 26/05 • 19/06 2016

Série Postcards from Tunisia © Wassim Ghozlani





Série Postcards from Tunisia © Wassim Ghozlani

# Nick Hannes

#### La continuité de l'Homme

«Si le Pacifique représente le caractère intemporel et immuable des océans, la Méditerranée, quant à elle, célèbre la continuité de l'homme» Ernle Bradford, historien.

La culture et la civilisation se sont répandues à travers le monde depuis les rives de la Méditerranée, façonnant l'humanité à travers les âges. Phéniciens, Grecs, Romains ou Perses se sont battus pour le contrôle de cette mer au milieu de la Terre, par le conflit comme par le commerce. Berceau des trois religions monothéistes, elle est et reste, depuis des millénaires, le théâtre d'innombrables échanges.

Cet espace géographique, culturel, politique et social est extrêmement divers: Monaco, Gibraltar ou Gaza sont sur les mêmes rivages...

C'est la destination touristique la plus populaire au monde où chaque année plus de 10 millions de touristes viennent sur cette plage, mettant en danger son écosystème, étant toutefois une ressource essentielle de son économie. Historiquement douve de la forteresse Europe, *Mare Nostrum* n'est plus un obstacle aux migrations de réfugiés venant en nombre de pays en guerre.

En 2010, ce photographe belge a commencé son périple sur le pourtour méditerranéen pour mettre en perspective et saisir les divers enjeux contemporains touristiques, urbanistiques, migratoires et conflictuels.

L'approche photographique de Nick Hannes est quasiment anthropologique : il pose son regard sur des réalités extrêmement contrastées qui cohabitent dans un espace extrêmement réduit à l'échelle de la planète.

Il semble naviguer entre étonnement et dénonciation, couvrant un large spectre de sensations allant de l'émotion, à l'ironie et au rire.

La composition de ses images est très rigoureuse, différent en cela d'une photographie documentaire classique, démontrant qu'il a pris son temps sans chercher à simplement informer d'une réalité. Au premier plan des personnages et, pour enrichir son récit, toujours des arrière-plans nets qui forcent le regard du spectateur à l'intérieur de chaque situation.

Pour être subjectif, son point de vue est toutefois d'une grande justesse, montrant toutes les facettes de la nature humaine.

Philippe Sérénon

**Île des Embiez** 26/05 • 19/06 2016

Nick Hannes est né en 1974. Il est diplômé de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Gand en 1997. Après avoir travaillé comme photojournaliste indépendant pendant dix ans, il développe des projets de documentaires. Il a publié 3 livres: «Red Journey» (2009, documentaire sur la transition dans l'ex-Union soviétique), «Tradities» (2011, sur les traditions et la culture en Flandre), et «Méditerranéens. La continuité de l'homme» (2014, un portrait de la région méditerranéenne). Depuis 2008, il enseigne la photographie documentaire à l'École des Arts de Gand.
Nick Hannes est représenté par l'agence Cosmos.







Série *Méditerranée* © **Nick Hannes / Cosmos** 



# Dolorès Marat

Palmyre



C'est en 2005 que Dolorès Marat s'est rendue à Palmyre, en Syrie. On pouvait alors y voir ce que nul ne verra plus : les vestiges de la grande cité antique, la splendeur monumentale de «l'empire gréco-romain» au cœur du désert. Dans un récent essai, écrit sous le coup de l'émotion, Paul Veyne a évoqué le prestige, la beauté, et aussi la leçon de Palmyre. S'interrogeant sur ce que signifiait adopter le modèle hellénistique à la fois si près et si loin des marbres de l'Égée, le grand historien écrit que «s'helléniser, c'était rester soi-même en devenant soi-même». L'altérité culturelle comme ouverture à l'universel, et ainsi comme respiration plus large et plus pure pour l'esprit : tout un horizon de lumière et de Lumières que le sanglant XXIe siècle met chaque jour à mal, et dont Palmyre demeurera un douloureux symbole.

À sa manière, Dolorès Marat s'inscrit aussi dans la tradition du «grand siècle – je veux dire le XVIIIe » (Michelet). Son travail si délicat rappelle, par certains côtés, la peinture de ruines alors en vogue. Avec beaucoup de sensibilité et de subtilité, elle met en dialogue les frontons éboulés, les figures à demi effacées, et la pierre ravinée des défilés désertiques, brouillant les frontières entre action humaine et travail de la nature. Toutefois, on n'a guère, à regarder ses images, l'impression de « douce mélancolie » qui ravissait Diderot au Salon. Les ciels plombés sous lesquels Dolorès Marat a saisi Palmyre, ajoutés à l'absence de figures humaines, laissent une impression d'inquiétude. On a le sentiment que, des deux valeurs attachées à la ruine, la mémoire et l'anticipation, elle a plutôt retenu la seconde, conduisant ainsi le spectateur, davantage qu'à une rêverie sur le sublime, vers un memento mori. Déserte aujourd'hui la capitale d'antan : toi qui es ce qu'elle fut, tu seras ce qu'elle est devenue...

Palmyre, sous l'objectif de Dolorès Marat, est une vanité à l'échelle monumentale plus qu'un locus amoenus. Le fait que l'histoire récente ait donné raison à quelque chose qui était peut-être de l'ordre du pressentiment ne fait qu'ajouter à la puissance d'émotion de ces belles images pleines de solitude et de silence.

Guillaume de Sardes

**Sanary-sur-Mer** / *Galerie Barthélémy de Don* 26/05 • 19/06 2016



Série Palmyre © Dolorès Marat



Série Palmyre © Dolorès Marat

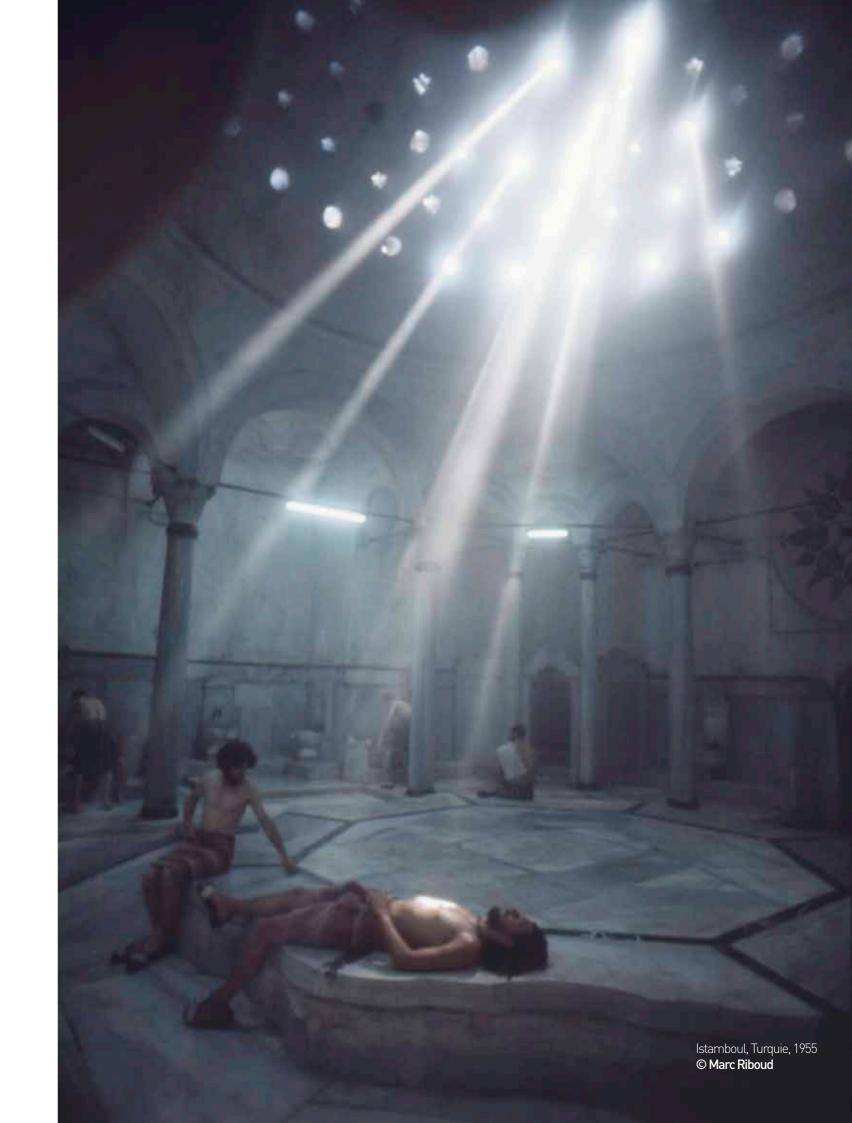
# Marc Riboud

#### Au gré des voyages

Lorsqu'il commence ses déambulations méditerranéennes, au début des années 1950, Marc Riboud découvre un monde entrant dans les chantiers de la modernité et relevant pourtant, d'une certaine manière, d'un temps presque immobile. Nul hasard, d'ailleurs, à ce qu'il en ait d'abord fait l'expérience sur la côte dalmate, où Fernand Braudel aimait à voir l'un des cœurs battants de «sa» Méditerranée. Entre Split et Dubrovnik, le garçon qui plonge, d'un geste parfait, est le jeune frère du plongeur de Paestum, les vieilles femmes en noir et les nonnes en grand costume tiennent à l'hier, tandis que la fille qui passe en bikini sous les yeux réprobateurs de sa grand-mère est bien la petite sœur de Gina Lollobrigida... Choc des cultures, feuilletage des temps. Riboud éprouve la même densité au Maroc et sur le Bosphore. Le risque du pittoresque, du coup, n'est pas loin : assurément les grands arcs outrepassés des palais de Fez sont d'une admirable majesté, mais ces enfants qui ploient sous d'énormes tas d'étoffes et dont les yeux ne rient pas, sont-ils le prétexte à une belle image ou l'écho d'une insupportable exploitation? Le photographe enregistre la scène, sans gloses, laissant le spectateur à sa responsabilité. «La photographie ne peut pas changer le monde, elle peut montrer le monde quand il change», a-til coutume de dire.

C'est à Istanbul peut-être que viendra la paix, dans l'atmosphère si singulière des hammams, saisie quarante ans avant le beau film de Ferzan Özpetek. Sur les marbres et les bassins coule une lumière sculptée par les découpes de la voûte, comme elle coulait dans les mithraea romains, comme à la même époque Le Corbusier en redécouvrait le dessin pour ses églises. Les corps reposent, abandonnés, allégés par l'étrillage et les vapeurs. Une légèreté de matin du monde, nourrie de longs siècles de culture thermale, invite à rester là, longtemps. Sous le soleil exactement, pile entre Orient et Occident, une photographie savante et allègre célèbre l'équilibre d'une sensualité apaisée.

Guillaume de Sardes







Fez, Maroc, 1978 © Marc Riboud



# Giulio Rimondi

#### Beirut nocturne



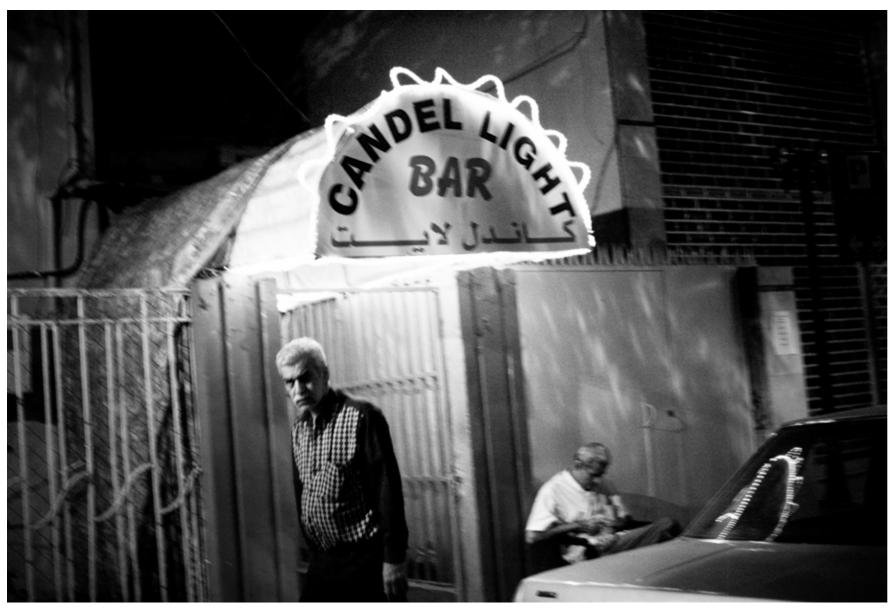
Série Beirut nocturne © Giulio Rimondi

Beyrouth n'est pas, ou plutôt n'est plus, une belle ville. Du moins pas au sens où l'on dirait de Paris ou de Rome qu'elles le sont. Même ceux que la capitale du Liban fascine déplorent la destruction sous les coups successifs de la guerre et d'un urbanisme mal encadré des quartiers qui en faisaient le charme jusqu'aux années 70. Les vieux palais et les maisons aux trois arcs, typiques de la bourgeoisie urbaine de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles ottomans, ont cédé la place à des immeubles modernes.

Pourtant, quand la nuit vient, Beyrouth change. Le manque d'éclairage public, l'air fraîchissant, la disparition des embouteillages, l'animation des rues, tout cela donne à la ville un aspect nouveau. C'est cette Beyrouth-là que Giulio Rimondi, jeune photographe italien sensible à la dimension humaine de ses sujets, a photographié de 2009 à 2010 : «J'ai travaillé la nuit, car la semi-obscurité efface les frontières entre les différents quartiers, si différents en plein jour. Les rues sont alors plus calmes, certaines presque désertes. Il y a quelque chose de la Beyrouth d'avant-guerre qui remonte à la surface. Comme si, sous la ville nouvelle, l'ancienne perdurait discrètement.»

C'est donc un temps suspendu que Giulio Rimondi a voulu fixer sur le film photographique. D'où le choix du noir et blanc, des cadres serrés, du flou, de tant de scènes d'attente. Il y est parvenu, livrant des images intemporelles mais pas désincarnées. Beirut nocturne saisit ce qui par nature est pourtant impalpable : l'atmosphère d'une ville.

Giulio Rimondi est né en 1984 à Bologne où il vit et travaille. Après un diplôme en Littérature et en Histoire de l'Art, il s'est très vite intéressé à la photographie dans sa dimension sociale et humaniste. Il a choisi la Méditerranée comme point de départ pour ses premiers travaux de recherche. Ses photographies font aujourd'hui partie, entre autres, des collections permanentes de la Maison Européenne de la Photographie, de la Bibliothèque du Congrès à Washington, des Archives Historiques de la Biennale de Venise. En tant que photojournaliste, Giulio Rimondi collabore avec de nombreux journaux et magazines tels que Time, The New-York Times-Lens, Le Monde ou encore Leica Fotograpfie International.



Série Beirut nocturne © Giulio Rimondi



Série Beirut nocturne © Giulio Rimondi

## Giulio Rimondi

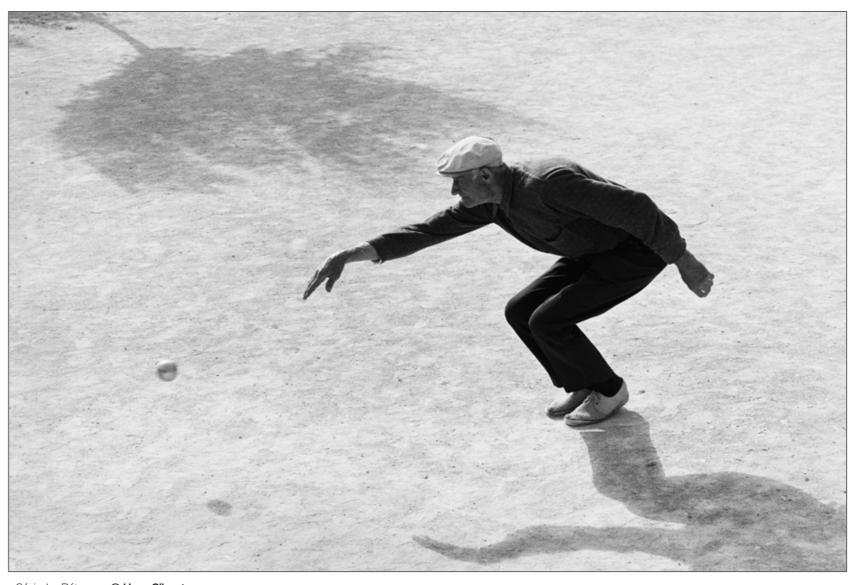
# Hans Silvester

# Pétanque

Pris en 1976, les clichés d'Hans Silvester nous ramènent à une France devenue presque aussi mythique que les premiers films écrits par Michel Audiard, un monde en noir et blanc, une société de l'entre soi où les hommes mûrs portaient tous le béret ou la casquette vissée sur le crâne et où l'on pouvait exhiber son paquet de Gauloises caporal sans risquer l'amende : la France de Pagnol et de Raimu, en somme. À l'orée des Trente glorieuses, que font donc tous ces hommes (cherchez les femmes dans ces photos !), à l'heure où le soleil décline? Ils jouent à la pétanque. Et comme le savent les enfants au maillot et les vieillards chenus, rien de plus sérieux que le jeu. D'autant qu'il ne s'agit ici ni seulement ni d'abord des aventures peu passionnantes de boules et de cochonnets. Tous sont là pour pratiquer un rituel social des plus théâtralisés, qui se prête donc particulièrement à la sollicitation du photographe curieux. Il y faut un décor, place ou cours sablé, des rangées de vieux platanes et le plus indispensable - un café en fond de scène. Les héros de la pièce s'y meuvent selon des règles précises qui, pour les plus virtuoses, confinent à la chorégraphie, voire à l'envol. Même les ancêtres à canne et mégot, au moment de tirer ou de pointer, placent leur main d'une façon étonnamment queer, comme feraient Cocteau ou Callas. Autour d'eux, dans le rôle du chœur de tragédie, un public attentif, encore intergénérationnel en ces années où «les jeunes» ne s'étaient pas tout à fait structurés en monde à part. Et ce public parle, commente. C'est bien cela qui compte, sur l'agora minuscule où l'on ne débat plus du destin de la cité mais de traces sur le sable : lever la main et la voix, mobiliser l'épithète, rameuter les vocatifs... Stratégie que tous ces mots : l'exubérance est un masque, et les sociétés méditerranéennes sont au fond très fermées, une fois que l'on est passé du forum à la domus. Il y a beaucoup d'Aristophane, bien sûr, dans les photographies provençales d'Hans Silvester. Mais, à y bien regarder, on y trouve un peu de Sophocle aussi.

Guillaume de Sardes

**Sanary-sur-Mer** / Place de la République 26/05 • 19/06 2016

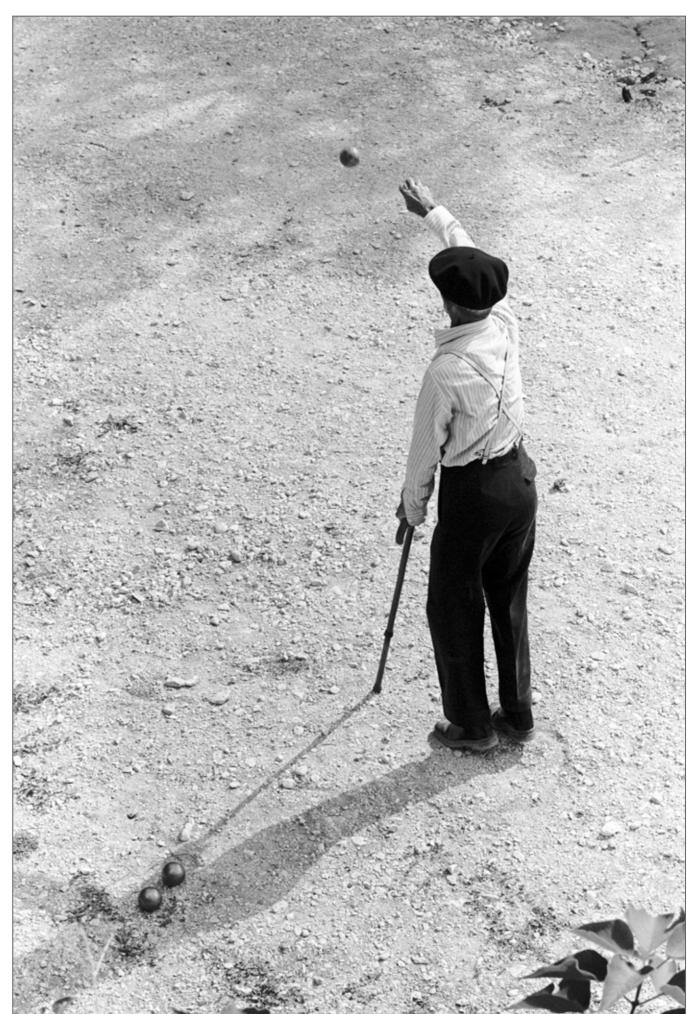


Série La Pétanque © Hans Silvester

## Hans Silvester



Série *La Pétanque* © Hans Silvester



# Sergio Strizzi

#### Sur les tournages d'Antonioni

Du début des années 1950 à sa mort en 2004, Sergio Strizzi a documenté les plus beaux tournages de l'un des rares cinémas vraiment mythiques, celui des grands registi italiens. Auteurs et acteurs de toutes les générations, de Toto et Vittorio de Sica à Ettore Scola et Liliana Cavani, aimaient à être saisis par lui. Dans son abondante production, toutefois, une collaboration se distingue, aussi brève (les premières années 1960) qu'intense : celle qui le lia à Michelangelo Antonioni le temps de trois chefs-d'œuvre, La Notte, L'Éclipse, Le Désert rouge. Photographier les plateaux d'Antonioni ne signifiait certes pas fixer négligemment tel ou tel moment d'une improvisation festive. Rigoureux comme personne, méditant chaque plan comme une œuvre singulière, le grand cinéaste ne pouvait s'entendre qu'avec un photographe aussi exigeant que lui. De fait, Strizzi a réussi à construire chacun de ses clichés antonioniens comme un tableau fidèle à la fois à l'atmosphère et à l'esprit des films. Son chromatisme rejoint celui du maître, oscillant entre l'élégance sobre du noir et blanc et la tentation toujours vive de la couleur. Il en restitue les décors toujours un peu irréels, et souvent presque inquiétants, la grande ville sans humains et sans joie. Mieux, il parvient à rendre palpable le sentiment de solitude qui habite tous les personnages d'Antonioni, jusque dans l'amour, et peut-être surtout dans l'amour. Son objectif saisit ce qu'il y a de désespoir dans le dandysme de Mastroianni, ce qu'il y avait de sublime alors dans le visage du jeune Delon. Mais ce sont les femmes qui retiennent avant tout son attention - pour ne pas dire son intérêt. Qui mieux que lui aura servi l'allure souveraine de Jeanne Moreau, le regard vague de Monica Vitti ? En Sergio Strizzi le maître du cinéma elliptique et hautain avait trouvé, non un collaborateur, mais un partenaire à sa mesure.

Guillaume de Sardes

**Sanary-sur-Mer** / *Maison Flotte* 26/05 • 19/06 2016

Marcello Mastroianni et Jeanne Moreau sur le tournage de La Nuit © Sergio Strizzi





Monica Vitti sur le tournage du Désert rouge © Sergio Strizzi





# Lara Tabet

## Roseaux

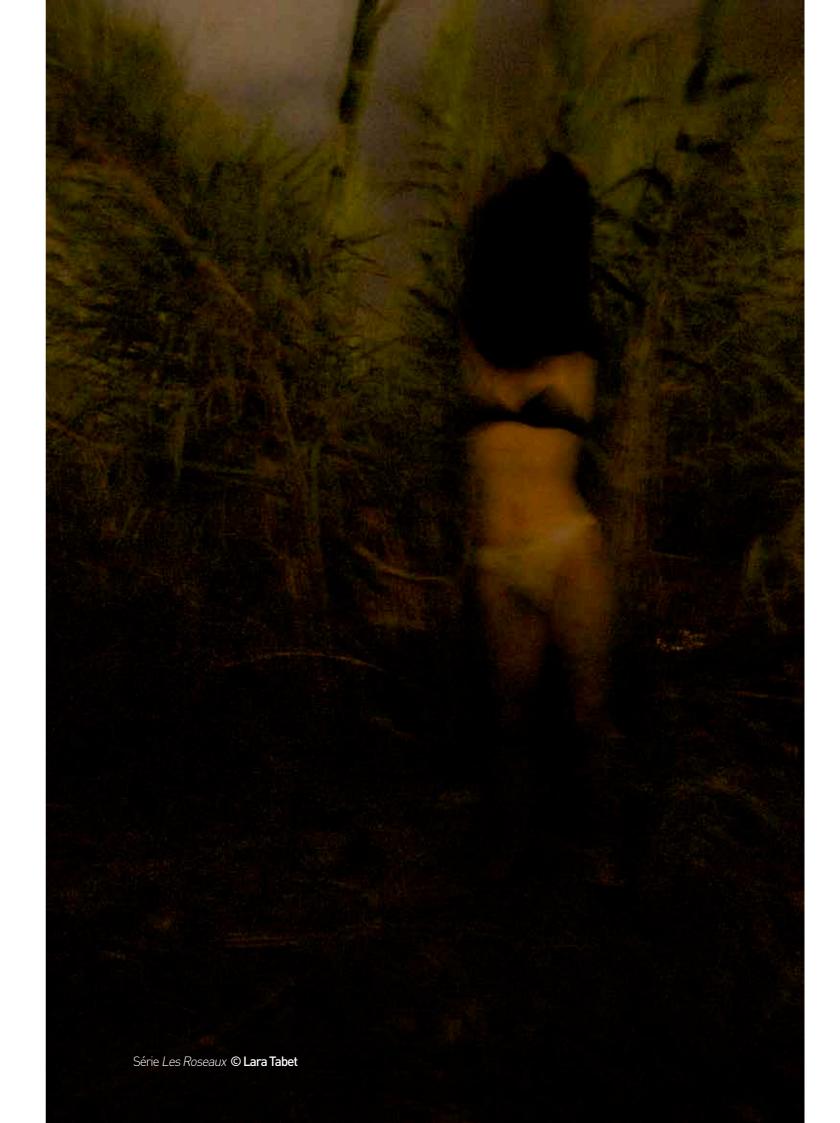
Artiste libanaise formée à l'International Center of Photography de New-York, Lara Tabet s'inscrit dans la ligne des photographes travaillant sur le corps, la sexualité, la marge. Sa série, *Roseaux*, réalisée à Beyrouth en 2012 avec Michelle Daher qui lui a servi de guide, fait écho à celle de Kohei Yoshiyuki, intitulée *The Park* et réalisée à Tokyo en 1973. Dans les deux cas, il s'agit de montrer ce qui devrait rester caché : des rencontres nocturnes, furtives, au cœur même d'une ville. Les deux séries posent en creux les mêmes questions, l'une sur la société japonaise, l'autre sur la société libanaise : qu'est-ce qui pousse ces couples à faire l'amour dehors ? Un plaisir exhibitionniste ? L'exiguïté d'un appartement partagé ? L'impossibilité de recevoir chez leurs parents ? Est-ce un choix ou un pis-aller ?

Mais alors que Kohei Yoshiyuki se plaçait et plaçait du même coup le regardeur dans la position du voyeur, Lara Tabet déplace le propos. Il n'est plus question ici que de pulsion scopique. Car *Roseaux* est l'histoire d'un passage, celui de l'état de spectatrice restant à distance à celui d'actrice participant à ces rencontres faites au hasard de la nuit. Il y a ainsi un basculement du voyeurisme à l'exhibitionnisme. Le statut même des images s'en trouve modifié, car il ne s'agit plus d'un simple témoignage documentaire. Une ambiguïté est instillée. Que voit-on exactement ? Où passe la ligne séparant la réalité nue de la mise en scène ? En devenant actrice de ses propres images Lara Tabet en ouvre le sens à la fiction.

Guillaume de Sardes

Lara Tabet est une photographe libanaise et pathologiste. Née en 1983, elle vit à Beyrouth.

Sanary-sur-Mer / Espace Saint Nazaire 26/05 • 19/06 2016
Marseille / Friche la Belle de Mai 07/07 • 22/08 2016







Série Les Roseaux © Lara Tabet



Série *Al Aawda* (Le Retour) © **Bilal Tarabey** 



Série Al Aawda (Le Retour) © Bilal Tarabey

## Bilal Tarabey Al Aawda (Le Retour)

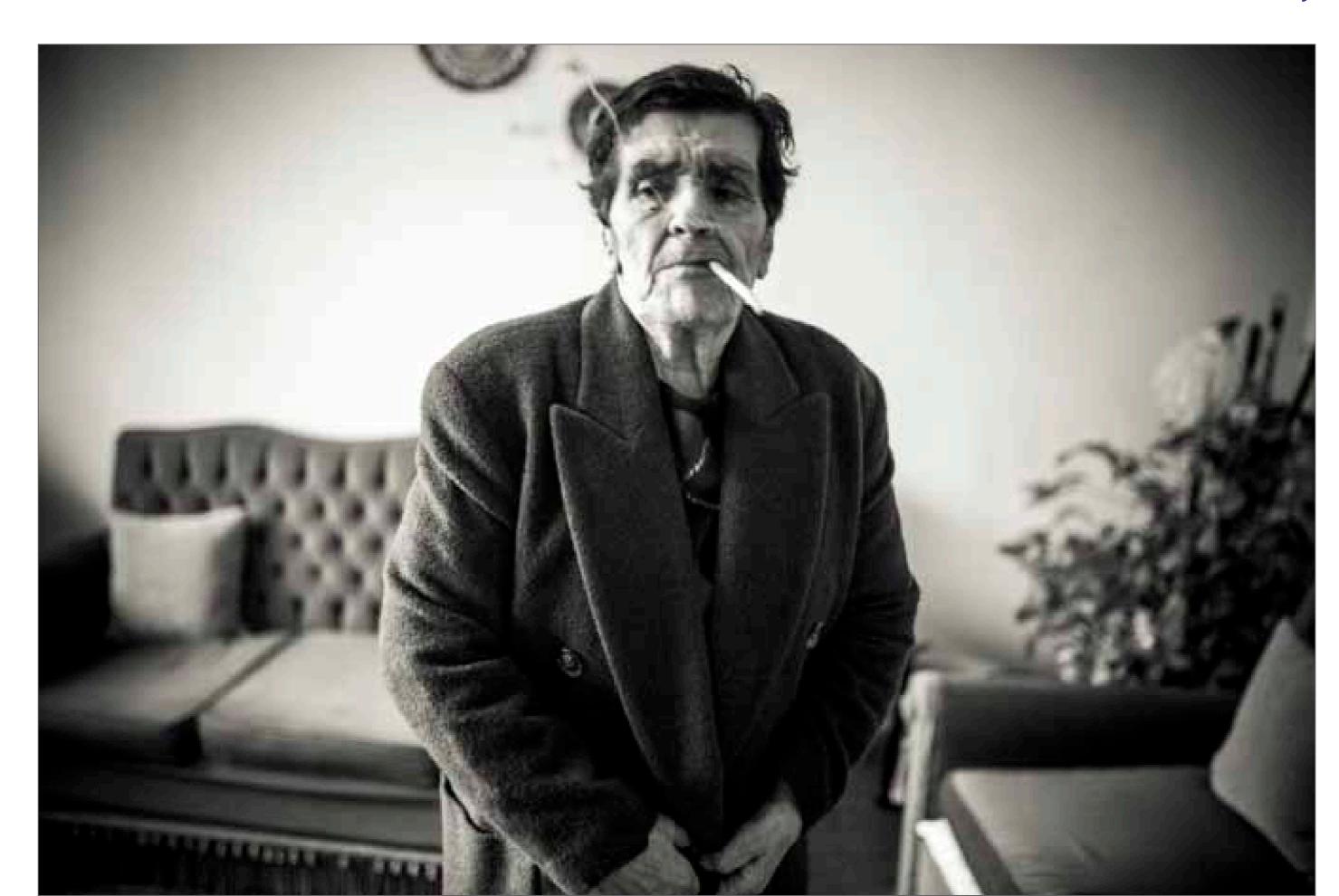
Né pendant la guerre du Liban, Bilal Tarabey a grandi et fait ses études à Paris. Sa série *Al Aawda* raconte son «retour» (c'est la traduction de son titre arabe) dans son pays en 2015. La photographie a ainsi été pour lui le moyen de se réapproprier la ville de Beyrouth. Au fil des images, on suit Bilal Tarabey le long des rues et jusque dans l'intimité des intérieurs. Il déborde en ce sens le genre de la *street photography*, dont il épouse néanmoins certains codes. Ses influences seraient également à chercher du côté d'un photographe classique comme Paolo Pellegrin, avec qui il partage le goût du noir et blanc et de l'image tremblée. Lui-même se dit essentiellement inspiré par la bande dessinée, notamment par le travail d'Enki Bilal et des auteurs de la nouvelle école du comics américain.

Bilal Tarabey fait partie de ces photographes qui se réfèrent peu à l'histoire de leur médium, privilégiant une approche instinctive. S'il échappe à la superficialité, c'est qu'il a su donner à son travail une dimension à la fois personnelle et universelle. Personnelle, parce qu'Al Aawda dessine en vingt-et-une images une géographie intime. Universelle, parce que le thème du retour est un des plus anciens topoï de la culture méditerranéenne, qu'on trouve déjà dans L'Odyssée au VIIIe siècle av. J.-C.

Guillaume de Sardes

Bilal Tarabey est le gagnant du Prix Photomed-Institut français du Liban, réservé aux photographes libanais vivant au Liban.

Sanary-sur-Mer / Espace Saint Nazaire 26/05 • 19/06 2016 Marseille / Friche la Belle de Mai 07/07 • 22/08 2016





Tanger, Maroc, 2011 © Ambroise Tézenas / Signatures

# Ambroise Tézenas

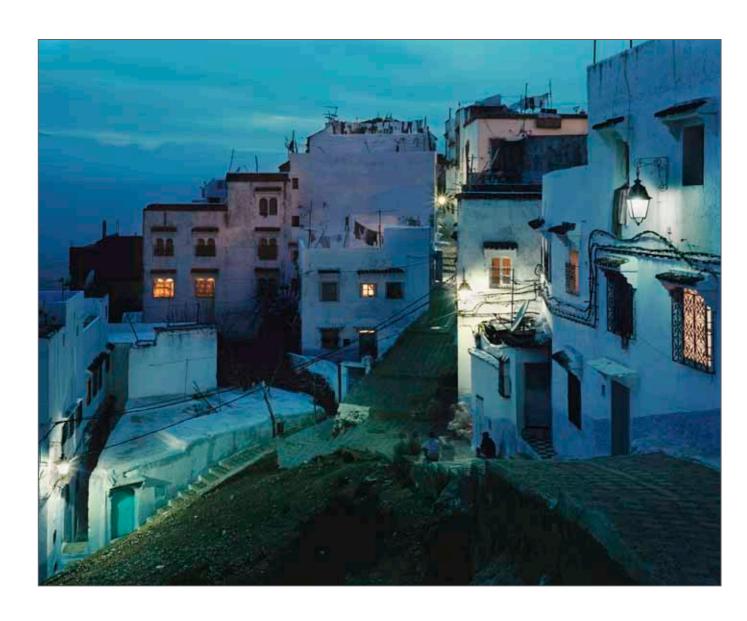
Medina : Portails vers le passé

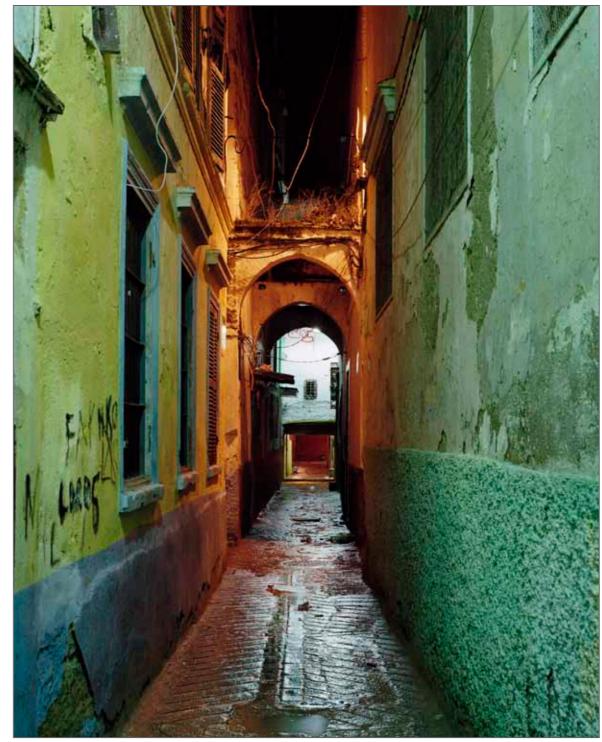
Au début des années 1930, quand l'écrivain Paul Bowles a d'abord visité Tanger, au Maroc, où il finirait par vivre pendant plus d'un demi-siècle, il a décrit sa médina ou vieille ville, comme «ancienne, ses passages étaient pleins de gens aux costumes extravagants et lumineux, et chaque rue menant à la périphérie est bordée par des murs de roseaux, figuiers de Barbarie et géraniums géants». Aujourd'hui les médinas marocaines sont peu ou prou toujours les mêmes. Le photographe Ambroise Tézenas a visité les médinas dans les villes marocaines de Tanger, Tétouan et Chefchaouen, connue pour ses étonnants bâtiments bleu vif. Ils «ne sont pas des terrains de jeux pour les touristes comme vous avez dans le centre de Paris», dit Tézenas. «Ce qui m'a intéressé est le fait que ce n'est pas seulement agréable et joli. Des gens y travaillent encore dans de petites échoppes. C'est comme remonter le temps dans ces lieux où rien n'a changé».

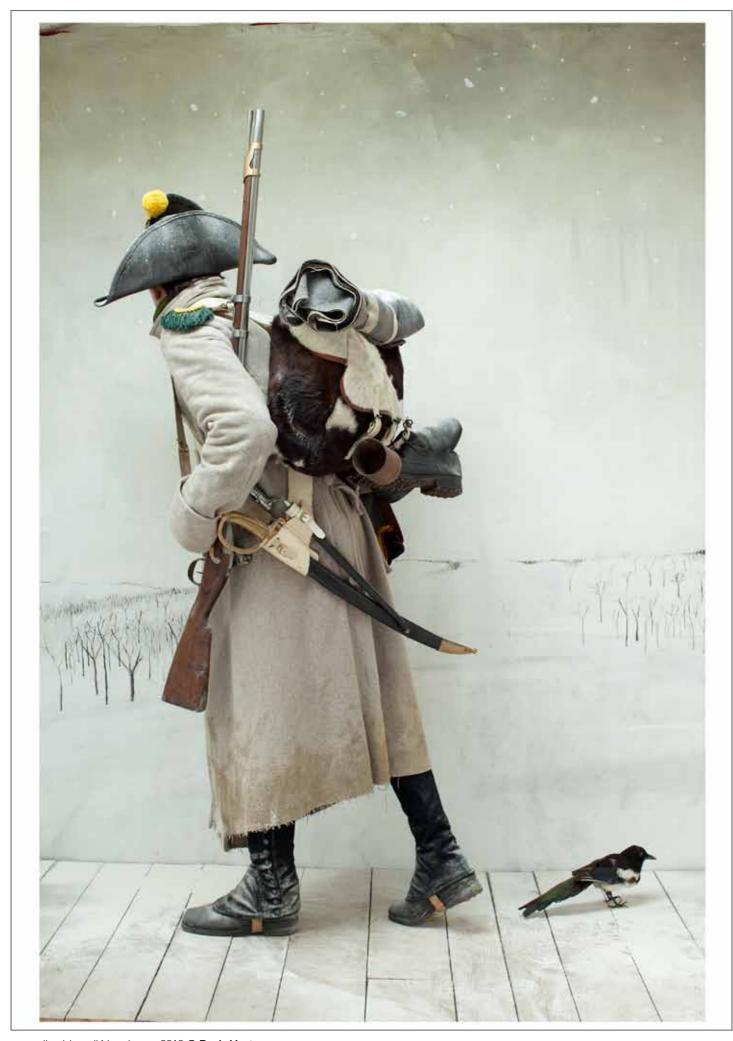
Julie Bosman

Marseille / Labo Photo Rétine 11/05 • 11/06 2016 Sanary-sur-Mer / Kiosque à Musique 26/05 • 19/06 2016

## Ambroise Tézenas







Il soldato di Napoleone, 2013 © Paolo Ventura

# Paolo Ventura

### Short Stories

Les histoires ont toujours fasciné Paolo Ventura. Dans son enfance, autour de la table familiale, son père en racontait souvent, certaines drôles, d'autres plus inquiétantes. Son œuvre évolue dans un monde imaginaire mais étrangement familier, dans un passé récent, reconstitué comme des images vécues en rêve. Dans la série *Short Stories*, Paolo Ventura a joué l'homme orchestre. Il a construit les décors, peint les toiles de fond en trompe l'œil et utilisé les membres de sa famille comme modèles. Il a inventé des histoires d'un monde peuplé d'illusions, de guerre et de tensions. Avec «Le Soldat Napoléonien» on accompagne dans le paysage glacé de la Russie un soldat qui voit sa vie inévitablement hantée par le spectre de la mort. Ventura se plaît à raconter des histoires en quelques images dans lesquelles le spectateur voit ce qu'il a envie de voir. Sa poésie mélancolique nous ramène à l'imaginaire de notre enfance où le réel et le rêve se confondent sans cesse.

L'idée de cette série est venue à la suite d'un accident survenu dans son atelier. Une partie du plafond s'est effondrée et Ventura, constatant que la lumière était très belle décida de construire une verrière. À partir de là il a mis en place une vraie scène avec des toiles de fond et tous les artifices de trompe l'œil et ses personnages jusque-là en miniature prirent soudain taille humaine tout en gardant leur aspect factice, comme les numéros des fêtes foraines du passé. L'importante collection d'Anna Rosa et Giovanni Cotroneo est connue internationalement. En 2007 elle a fait l'objet d'une grande exposition à la MEP à Paris. Les Short Stories sont un achat important récent dont une partie est exposée ici. Les Cotroneo prêtent souvent des œuvres aux musées ou aux festivals soutenant ainsi les artistes, dont les photographes italiens qui sont particulièrement bien représentés dans leur collection.

Commissaires : Anna Rosa, Giovanni Cotroneo et Simon Edwards

**Sanary-sur-Mer** / Atelier des Artistes 26/05 • 19/06 2016

## Paolo Ventura



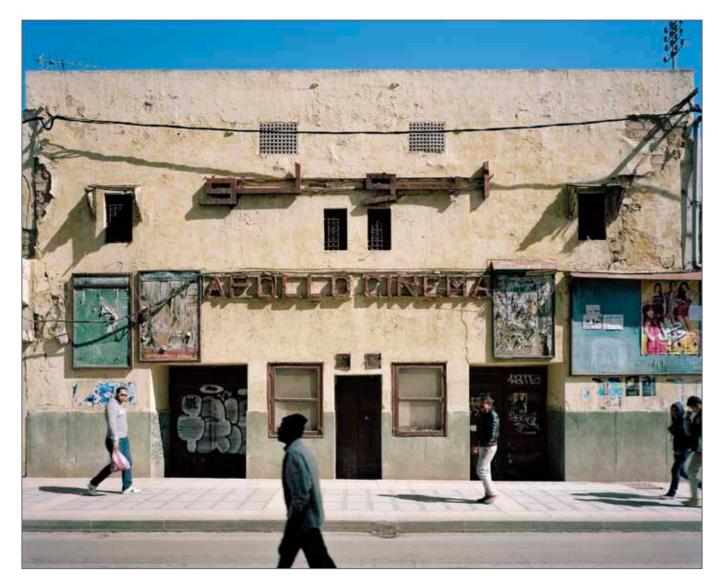


The Vanishing Man, 2013 © Paolo Ventura

The Juggler, 2014 © Paolo Ventura

## Stephan Zaubitzer

### Cinés-Monde



Série Maroc © Stephan Zaubitzer

Stephan Zaubitzer n'est pas un voleur d'images : son dispositif ne le lui permet pas. Parmi les derniers, il photographie en effet à la chambre sur pied, la tête cachée par le grand voile des appareils d'antan. «Cérémonial», dit-il – qui répond admirablement au cérémonial que l'on célébra, ou que l'on célèbre encore un peu, dans les lieux qu'il documente. D'un bout du monde à l'autre, le photographe rassemble une étonnante collection de ces sanctuaires profanes du samedi soir que sont les salles de cinéma. Il n'est pas nécessaire d'être bien vieux pour se souvenir des séances... du siècle dernier! En franchissant la porte, on entrait dans un lieu un peu féérique, avec ses figures (l'ouvreuse), ses rituels (les actualités, l'entracte) puis, quand on était assez préparé, l'irruption de musiques aussi kitsch qu'inoubliables (les balalaïkas du Docteur Jivago!) et la magie du rai de lumière chargé de rêves venant du saint-des-saints où officiait, invisible, le projectionniste.

Certains de ces cinémas, au Maroc ou en Égypte, ont passé les décennies et accueillent toujours les passants en quête d'oubli et d'ailleurs. Les plus beaux jouent sur le modèle du théâtre à l'italienne ou réinterprètent, dans une optique qui fut moderniste, les motifs de l'art déco. D'autres font avec moins de lustre. Et combien ont définitivement fermé leur grille! Au fil des rues, des façades aveugles où se balance encore une enseigne chargée d'un nom exotique (Rex, Alcazar, Rialto, etc.) sont les dernières traces d'une cinéphilie de quartier remplacée par les écrans domestiques. Mais nul besoin, dans la douceur des soirs d'Orient, de murs et de toits pour communier dans un moment d'aventure ou de passion : Stephan Zaubitzer donne aussi à voir des salles en plein air qui ne requièrent qu'un grand mur blanc et quelques sièges. On oscille ainsi, à le suivre, entre la nostalgie d'un temps passé et la jeunesse toujours vive et rieuse du plus universel des arts, auquel il était bien normal que la photographie, sa grande sœur, rendît un hommage affectueux.

Guillaume de Sardes

Série Égypte © Stephan Zaubitzer



Série Égypte © Stephan Zaubitzer



## Hôtel des Arts Toulon

### Animal et Cie

Cette exposition, proposée par le festival Photomed et présentée dans les salles du rez-de-chaussée de l'Hôtel des Arts, rassemble des vidéos d'artistes pour lesquelles l'animal tient lieu de métaphore. C'est, en effet, par l'allégorie que s'expriment parfois le mieux les problématiques sociales. Comme le souligne Moussa Sarr, «L'homme est un animal qui s'ignore». Puiser dès lors son inspiration dans le règne animal permet d'introduire dans le récit des analogies pertinentes et de se jouer avec humour de sujets graves ou angoissants.

Dans la vidéo encore inédite en France de l'Argentin Miguel Angel Rios, les chiens qui creusent inlassablement d'improbables tunnels, symbolisent les migrants qui cherchent désespérément à rejoindre l'autre rive.

Cette frontière que constitue tout obstacle humain ou naturel, se retrouve chez l'Irakien Adel Abidin qui, dans *Mémorial*, illustre la tragédie qui guette tout candidat à l'exil.

Dans *Glucose*, le Roumain Mihai Grecu retrouve les obsessions de ses premières vidéos. Des poissons traversent les parois de verre de leur bocal, évoquant l'universel désir de retrouver la liberté.

Et si Martial Cherrier s'identifie aux papillons, c'est parce que les lépidoptères sont les insectes qui, dans la nature, subissent la plus profonde métamorphose. Tout comme le culturiste qui construit jusqu'à l'excès, un corps hors norme, hypertrophié et bodybuildé.

L'Américaine Chloe Piene en s'incarnant dans une louve féroce et inquiétante, fait surgir les fantômes d'une animalité qu'on croyait à jamais disparue.

Avec les Anglaises Alice Anderson et Frances Young, un envol d'oiseaux traduit parfois de manière troublante la fulgurance de l'inattendu.

C'est avec humour que la Finlandaise Sanna Kannisto, s'intéressant aux parades nuptiales de grenouilles amazoniennes, découvre un spectacle ambigu: le farouche combat des mâles.

Tous ces bestiaires qui sont le propre des poètes et des écrivains, trouvent dans l'art vidéo un exécutoire à leur mesure. En introduisant le mouvement, la couleur et le son, les vidéastes inventent ainsi les nouvelles fables du XXIe siècle.

Commissariat : Dominique Goutard, Jean-Luc Monterosso et Philippe Sérénon

et Philippe Sé

### Liste des artistes et des œuvres vidéo présentés

#### Mihai GRECU / Thibault GLEIZE

**« Glucose »**, 2012, 7'19" Mihai Grecu © ADAGP, Paris, 2016 https://vimeo.com/35109656

#### Adel ABIDIN

**« Mémorial »**, 2009, 3'44" https://Vimeo.com/30302084

#### **Miguel Angel RIOS**

**«Landlocked»**, 2015, 5'05" collection Maison Européenne de la Photographie, Paris https://vimeo.com/113741529

#### **Chloe PIENE**

«Blackmouth», 2004, 2'47"
courtesy Galerie Nathalie Obadia, Paris / Bruxelles
http://chloepiene.com/videoclip8.html

#### Sanna KANNISTO

«Poison Dart Frogs Males», 2001-2007, 3'27"
Sanna Kannisto © ADAGP, Paris, 2016 © Galerie La Ferronnerie, Paris

#### **Martial CHERRIER**

«Fly or die», 2008, 44′
collection Maison Européenne de la Photographie, Paris
http://www.dailymotion.com/video/x50kcg\_fly-or-die\_news

#### **Frances YOUNG**

**«Songs of Farewell»**, 2007, 4'58" https://vimeo.com/74025421

#### **Alice ANDERSON**

**«Journey to the invisible cities»**, 2005, (moins d'1 minute) collection Maison Européenne de la Photographie, Paris

### ASILE

## Moussa SARR

ANIMAL & CIE





### **HÔTEL DES ARTS** 14 MAI > 19 JUIN 2016

### **ENTRÉE LIBRE**

CENTRE D'ART DU DÉPARTEMENT DU VAR

TOULON - 236 boulevard Maréchal Leclerc - Ouvert du mardi au dimanche de 10 h à 18 h Tél. 04 83 95 18 40 - www.hdatoulon.fr

A Company of the Comp

# Hôtel des Arts Toulon

### Moussa Sarr

A travers sa programmation artistique, l'Hôtel des Arts, centre d'art contemporain du Département du Var, pose depuis plusieurs années son regard sur le monde qui l'entoure et plus particulièrement sur la Méditerranée. Les commandes à des artistes tels que Massimo Vitali, Claudio Parmiggiani ou plus récemment Stéphane Couturier sur Alger et Jacqueline Salmon sur la ville de Toulon ont permis à l'Hôtel des Arts d'être identifié comme un lieu consacré à la création en Méditerranée. La rencontre entre le Festival Photomed et l'Hôtel des Arts était donc naturelle.

Plusieurs grands photographes ont ainsi été montrés depuis 2012 dans le cadre cette collaboration: Joël Meyerowitz, Gabriele Basilico, Mimmo Jodice, ainsi que de nombreux vidéastes puisqu'en 2015 l'Hôtel des Arts a exploré l'image sous un nouvel angle en présentant pour la première fois le travail vidéo de 14 artistes méditerranéens.

Dans cette dynamique, après quatre ans de collaboration, l'Hôtel des Arts et le Festival à l'occasion de sa 6e édition mettent à l'honneur Moussa Sarr, dont la pratique de la vidéo et de la photographie font partie intégrante de sa démarche artistique.

Sujet de ses propres œuvres, Moussa Sarr se met en scène pour dénoncer les stéréotypes et les préjugés raciaux, sociaux ou encore l'exercice du pouvoir et les discriminations qui en découlent.

Fruit d'une commande de l'Hôtel des Arts, centre d'art du Département du Var qui a produit pour l'occasion une grande majorité des œuvres présentées et conduite sous le commissariat de Ricardo Vazquez, en étroite collaboration avec l'artiste, l'exposition *Asile*, à travers le prisme du règne animal invite le public à s'interroger sur les «idées reçues» et la société.

Cette exposition est présentée au 1er étage.

#### ASILE

«L'homme est un animal qui s'ignore. Le projet Asile se situe dans la continuité de ma pratique artistique, il prend naissance dans mon atelier comme lieu de refuge où tout m'est permis ou presque, c'est un espace de lâcher prise.» Moussa Sarr

**Toulon** / *Hôtel des Arts* 13/05 • 19/06 2016

# Expressions méditerranéennes. De la poésie à l'engagement.

Si la vidéo, à ses débuts, était un objet sans statut, expérimental, elle a acquis au fil du temps une place centrale dans la création contemporaine. Les plus grandes institutions n'hésitent plus à lui consacrer des expositions entières, qu'il s'agisse du Grand Palais avec la rétrospective Bill Viola ou du Shcaulager avec celle de Steeve McQueen. Parallèlement, des foires ont été créées, comme la Biennale de l'image en mouvement à Genève.

Parmi les artistes utilisant la vidéo, les photographes sont naturellement les plus nombreux, tant à cause de leur aisance à créer des images, que de la récente apparition d'une fonction «caméra» sur les appareils photographiques. Aussi sont-ils nombreux aujourd'hui à passer indifféremment de l'image fixe à l'image en mouvement.

L'exposition Expressions méditerranéennes. De la poésie à l'engagement a originellement été conçue par Jean-Luc Monterosso, Philippe Sérénon et Ricardo Vazquez pour l'Hôtel des Arts à Toulon. Elle est ici proposée dans une version restreinte et remaniée, conçue par Guillaume de Sardes. Comme son titre le laisse deviner, elle met en avant le travail d'artistes méditerranéens, dont certains privilégient la forme, tandis que d'autres s'intéressent aux questions sociétales contemporaines.

Ange Leccia et Beatrice Pediconi peuvent ainsi être rattachés au premier groupe, Danielle Arbid au second, Louidgi Beltrame occupant lui une position intermédiaire entre ces deux tendances de la vidéo d'art.

### Danielle Arbid

L'essai documentaire de Danielle Arbid, *This Smell of sex* (2008), semble à l'inverse s'ancrer résolument dans le réel, puisque la réalisatrice y recueille les confessions intimes de ses amis beyrouthins. Ces témoignages accompagnent cependant en voix off des images tournées en Super 8 par un inconnu, dans un étrange jeu d'écho.

Danielle Arbid échappe ainsi à la plate illustration, et livre une vidéo inattendue et pleine de grâce.

### Louidgi Beltrame

Louidgi Beltrame, à travers sa vidéo *Brasilia/Chandigarh* (2008), s'intéresse lui aux modes d'organisation humaine tels qu'ils peuvent transparaître à travers l'urbanisme et l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle. Son documentaire présente deux réalisations, celle d'Oscar Niemeyer au Brésil et celle du Corbusier en Inde, réalisations relevant d'une même utopie : construire la cité idéale.

### Beatrice Pediconi

Avec sa vidéo (sans titre, 2015), l'Italienne Beatrice Pediconi va encore plus loin dans le formalisme au sens où ce qu'elle nous montre (des particules et des fluides en déplacement dans un espace indéterminé sur une musique d'Alessio Vlad) confine à l'abstraction. Mais sans doute la fascination qu'exerce sa vidéo sur le spectateur tientelle à cette indétermination, à cette abstraction même.

























